



روزانه ها ...



پیوندها

قلم ها



خانه



آوردن این مطالب نه به معنای تأییدست و نه به انتقاد : تنها برای خواندن ست و ...



گاه روزانه های دیروز ... و امروز

آراد (م.) ایل بیگی

453

Amir-Parviz Pouyan :Nécessité de la lutte armée et réfutation de la théorie de « survie »

AMIR-PARVIZ POUYAN :

NECESSITE DE LA LUTTE ARMEE
ET
REFUTATION DE LA THEORIE
DE « SURVIE »

COMITE D'IRAN
(SECTION DE FRANCE)

Documents sur le Mouvement
révolutionnaire en IRAN

CAHIER N° 1
NOVEMBRE 1975



« GUERRILLEROS FEDAYIS DU PEUPLE »

INTRODUCTION

10 JUIN 1971 (LUNDI 20 KHORDAD 1350)

Encore une fois le régime fasciste iranien, ce régime de terreur et de répression, a souillé ses mains du sang des combattants de la liberté : des combattants qui, devant la tâche historique qui leur incombe, ont eu recours à la totalité de leur force, de leur capacité créatrice, la totalité de leur héroïsme et de leur courage ainsi que leur grand et noble idéal à défendre la cause du peuple.

Notre camarade, Amir Parviz POUYAN, mort pour cette cause, était un de ces combattants. Il luttait sans relâche. Son enthousiasme et sa volonté n'avaient pas de limite et sa foi en la victoire était inébranlable. Il aimait son peuple et détestait les ennemis du peuple. Il n'oubliait jamais les besoins de son groupe et ceux de la révolution, même dans les conditions les plus difficiles. Les situations les plus critiques le rendaient de plus en plus ferme et confiant. Lui et un autre camarade*, pris dans une situation d'encerclement total luttèrent pendant des heures, détruisirent tout ce qui ne devait pas tomber dans les mains de l'ennemi et, finalement, mirent fin à leur vie pour ne pas tomber aux mains des bourreaux.

Nous qui le connaissions, nous sommes certains que ses dernières paroles furent « Vive la Révolution ! » et « Vive le Communisme ! » ; qu'il est mort alors qu'il voyait plus clair que jamais cet avenir pour la réalisation duquel il ne se permettait aucune hésitation. Nous nous souvenons de son exemple ainsi que de ceux de tous les camarades morts dans la lutte. Plus confiants que jamais, certains de la victoire, nous continuons le combat que nous avons engagé.

Nous appelons tous les autres groupes à rejeter leurs hésitations, à se lever et à lutter, les armes à la main, contre l'abominable dictature militaire au pouvoir.

Ce camarade nous a laissé plusieurs articles et traductions dont nous entreprendrons l'édition au moment opportun. Nous présentons maintenant un article écrit par ce camarade au printemps 1349 (1970).

Cet article du camarade réfute de façon précise et

intégrale la théorie opportuniste selon laquelle il faut lutter dans des limites tolérées par la dictature militaire au pouvoir pour éviter la destruction totale, théorie que le camarade lui-même appelle : la théorie dite de « survie ». C'est, en plus, le premier article de notre groupe qui tend à démontrer en théorie la justesse de la ligne de la lutte armée. Notre conception sur l'action armée s'est développée à partir des confrontations d'idées et surtout à partir de l'action elle-même. C'est pourquoi le camarade pensait qu'il fallait développer l'article et y apporter des modifications, si nécessaire. Notre nouvelle conception sur l'action armée étant exposée dans un autre article intitulé « la lutte armée : comme stratégie et comme tactique »**, nous ne faisons ici que quelques mises au point, que nous jugeons nécessaires.

1°) Dire que l'absence des cercles ouvriers d'avant-garde — en rapport avec le prolétariat, organisé au sein des mouvements spontanés — a rendu impossible la liaison de masse avec le prolétariat, ne signifie absolument pas que nous ne pouvons pas non plus établir des liaisons individuelles avec les ouvriers progressistes. Au contraire dans notre mouvement, nous avons eu un bon nombre d'ouvriers progressistes et combattifs.

2°) Lorsque nous parlons de l'influence de l'« exercice du pouvoir révolutionnaire par l'avant-garde » il faut comprendre l'influence stratégique et générale de ces actions, influence qui ne doit pas être réduite aux problèmes d'ordre tactique. Nous croyons à la possibilité de l'échec de certains plans particuliers ; c'est pourquoi nous essayons de ne pas verser dans un optimisme excessif et nous prévoyons donc les obstacles sur notre chemin. Il faut qu'une chose soit clairement établie, c'est qu'à l'heure actuelle, la seule ligne correcte consiste en « offensive », « propagande », et « exercice du pouvoir révolutionnaire ». Mais il est possible que, malgré la ligne générale adoptée, telle méthode particulière utilisée par tel groupe à tel moment subisse un échec. Nous faisons cette remarque pour raffermir notre position idéologique face aux opportunistes et éviter d'avance de leur donner l'occasion de prendre nos défaites tactiques pour prétexte afin de réfuter notre stratégie — ce que les opportunistes ont, tant et tant de fois, commis dans l'histoire —.

« GUERRILLEROS - FEDAYIS DU PEUPLE »

NECESSITE DE LA LUTTE ARMEE ET REFUTATION DE LA THEORIE DE « SURVIE »

Cet article rédigé au printemps n'a pu depuis lors être corrigé et développé. Il est publié aujourd'hui tel quel, afin d'être corrigé et développé plus tard par les contributeurs d'autres camarades. De toute manière, il n'est pas définitif et je pense, quant à moi, qu'il doit être développé.

Pendant ces trois mois qui ont suivi la rédaction de l'article, nous avons étudié des dizaines de fois la ligne de l'action armée, et naturellement, à chaque fois, la confrontation de nos idées nous a appris de nouveaux enseignements. Il est donc indispensable que cet article reflète ces acquis et que j'en modifie, si nécessaire, certaines parties.

Les éléments qui combattent et en particulier les militants marxistes ne se trouvent pas du tout dans des conditions de sécurité. La police a mobilisé toutes ses forces et, jour et nuit, elle s'emploie activement à découvrir les réseaux souterrains du mouvement, ainsi qu'à dépister les militants clandestins. L'ennemi n'hésite pas à utiliser toutes les tactiques appropriées et toutes sortes de méthode qu'il juge nécessaire pour réprimer ceux qui combattent. Suite à la défaite du mouvement anti-impéria-

liste en Iran (en 1953) et à la restauration d'un pouvoir fasciste des représentants de l'impérialisme, la politique de la terreur a pu étendre son emprise à un tel degré, que la police a pu s'acquiescer par la peur la collaboration de nombreux éléments instables, opportunistes et traîtres aux intérêts du peuple. Dans des conditions où les intellectuels révolutionnaires n'ont aucun lien direct et stable avec le peuple, nous ne vivons pas insaisissables dans le peuple comme des poissons dans l'eau mais isolés et encerclés comme des petits poissons encerclés par les crocodiles et les cormorans*. La peur, la terreur et l'absence d'une quelconque situation démocratique ont rendu très difficile notre liaison avec le peuple. Même l'emploi de méthodes de contact les plus indirectes — donc les moins efficaces — n'est pas facile. La tâche principale de l'ennemi consiste justement à maintenir cet état de choses. Tant que nous n'aurons pas de liaison avec les masses, il sera facile de nous repérer et de nous détruire. Pour nous affermir, nous développer et créer l'organisation politique de la classe ouvrière, il nous faut détruire le maléfice qui a causé notre faiblesse et établir un lien direct et stable avec les masses.

Voyons les méthodes qu'utilise l'ennemi pour nous empêcher de nous lier aux masses. Il a établi un contrôle sur tous les centres ouvriers et paysans. Des établissements militaires et non militaires contrôlent les fréquentations des citoyens dans les villages. Dans de nombreux endroits les autorités contraignent d'une manière ou d'une autre, les paysans à les informer de l'arrivée de tout citoyen qui n'est pas mandaté par le gouvernement pour une mission quelconque. Des agences de la SAVAK (la police politique) travaillent en permanence dans les petites et grandes usines. L'embauche d'un ouvrier ou d'un employé n'est effectuée qu'après une enquête sur son passé, et même après l'embauche, les agents de la SAVAK surveillent son comportement s'ils le peuvent. Par conséquent, l'entrée des militants à l'intérieur des usines est

* Pouyan fait très vraisemblablement allusion au fameux conte du « Petit poisson noir » de l'écrivain populaire Samad Behrangui (assassiné par la SAVAK). Dans ce conte, Behrangui raconte l'histoire d'un petit poisson noir qui veut tuer le cormoran pour libérer tous les poissons ». (Note des traducteurs)

torture, chacune de ces épreuves peuvent avoir des conséquences néfastes et durables sur l'avenir professionnel de l'ouvrier, empêcher sa possibilité de retravailler et l'embauche dans d'autres établissements, d'autant que sa place vacante peut être remplie par l'un des milliers d'ouvriers qui constituent l'armée de réserve du prolétariat.

L'ouvrier qui, sans aucun antécédent suspect, avait déjà à faire face à de multiples difficultés pour vendre sa force de travail, devait avoir un intermédiaire influent, se servir des agents de travail ou même payer des sommes considérables, se voit maintenant avec un passé subversif, dans l'impossibilité presque totale de se faire embaucher. Aussi préfère-t-il continuer à subsister en devenant une brebis docile, et en se désintéressant des problèmes politiques.

Dans les usines et sur tout le marché du travail, public ou privé, l'exploitation s'exerce de la manière la plus éhontée. Les ouvriers n'ont pratiquement aucune garantie sociale, leur force de travail est achetée au prix minimum, nécessaire à la production. Ils vivent au dix-huitième siècle avec, en plus, la domination policière du vingtième siècle. Si nous disons ici leur souffrance avec des mots, eux la vivent dans leur chair de façon continue. Malgré cela ils sont résignés et ils essaient de l'alléger en se réfugiant dans des loisirs petit-bourgeois. Pourquoi ? Les raisons peuvent se résumer en une seule. Parce qu'ils croient à la toute puissance de leur ennemi et à leur propre impuissance à se libérer de sa domination. Comment peut-on envisager le problème de la libération quand on se trouve, avec une faiblesse absolue, face à une force absolue ? C'est précisément cette réflexion qui provoque chez les ouvriers un désintéressement et parfois même une attitude ironique — comme réaction face à leur propre impuissance — envers les discussions politiques.

L'établissement de liens avec le prolétariat afin de l'entraîner dans la lutte politique ne peut se faire qu'en détruisant le mythe de ces deux absolus dans la conscience de cette classe. Donc, nécessairement, dans les conditions actuelles où aucune possibilité de travail démocratique ne facilite les liens avec la classe ouvrière et le travail pour sa prise de conscience et son organisation, l'intellectuel révolutionnaire doit chercher ce contact à l'aide du pouvoir révolutionnaire. Ce pouvoir révolution-

déjà assez difficile et, plus difficile encore, est le travail de propagande et d'organisation dans l'usine. La peur et la terreur empêchent même l'utilisation à des fins de propagande des autres centres de rassemblement d'ouvriers et de petits bourgeois (comme les « khavé-khané » — les cafés populaires — N. des T.). En ville, la pénétration parmi les ouvriers se limite dans la pratique à des contacts hasardeux. Ces contacts et connaissances n'aboutissent pas toujours à une organisation. Le processus pour éduquer un ouvrier et le transformer en élément révolutionnaire et discipliné est complexe, long et difficile. Notre expérience montre que les ouvriers, même les jeunes, malgré leur mécontentement face à leur situation propre, ne sont guère intéressés par le travail d'éducation politique. On peut trouver les raisons de ce fait. L'inexistence de tout courant politique sensible et leur manque de conscience les ont poussé à se soumettre jusqu'à un certain point à la culture dominante de la société. En particulier, les jeunes ouvriers utilisent leurs rares temps libres et le peu d'argent qu'ils épargnent à des loisirs médiocres et petits bourgeois. La plupart d'entre eux ont ainsi acquis des caractères de lumpen prolétariat. S'ils trouvent l'occasion de parler dans les usines, ils essaient de raccourcir les longues heures de travail en se plaisant à des conversations futiles. Ceux des ouvriers qui lisent des livres sont en effet les clients des ouvrages les plus décadents de la littérature réactionnaire contemporaine. Notre ennemi essaye, en empêchant tout mouvement politique de masse et en favorisant les loisirs faciles, d'habituer les ouvriers à accepter le mode de vie de la petite bourgeoisie et de répandre ainsi parmi eux l'antidote de la conscience politique.

La police fait régner la terreur dans les usines plus que partout ailleurs. Toutes les méthodes sont utilisées pour que les ouvriers soient de façon constante dans la crainte et l'angoisse. Les grandes usines, en particulier, sont transformées en de véritables casernes où l'on fait travailler des soldats-producteurs. On impose une discipline de caserne, pour que le minimum de temps soit perdu et que le moins de contacts possibles existe entre les ouvriers. Toute tendance à la grève, tout mécontentement exprimé de façon pacifique, est réprimé avec les méthodes les plus impitoyables. L'arrestation, les interrogatoires interminables, l'expulsion et parfois même la

naire crée des liens abstraits entre les intellectuels prolétariens et le prolétariat, et l'exercice de ce pouvoir, par la suite, concrétise ces liens en une organisation.

Ici nous devons approfondir ce problème et montrer comment ce lien abstrait se crée et comment, à la longue, il débouche sur des liens organisationnels.

Nous avons déjà analysé les principales méthodes utilisées par l'ennemi pour nous maintenir isolés du prolétariat aussi bien d'un côté que de l'autre. Nous allons les résumer. Nous avons vu que ces méthodes sont d'une part la peur ressentie par les ouvriers et toutes les couches du peuple sous la domination terroriste de la police fasciste et, d'autre part, la reddition des ouvriers devant la culture que la contre-révolution essaie de raffermir dans leur conscience. Entre ces deux facteurs — peur de la police et soumission à la culture de la contre-révolution — il existe sans aucun doute un lien. Le prolétariat se soumet à cette culture parce qu'il ne possède pas les conditions matérielles nécessaires pour lui opposer une résistance. Il ne sera possible de rejeter cette culture qu'après que le prolétariat aura commencé à mettre en cause les rapports de production bourgeoise. En réalité, ce n'est qu'au cours de la lutte politique que la conscience de classe du prolétariat acquiert la possibilité de se manifester et de se développer. Tant que le prolétariat est dépourvu de toute force effective pour renverser la domination qu'il subit, il ne peut naturellement pas tenter de rejeter la culture dominante. Ce n'est qu'après avoir pris la ferme résolution de transformer l'infrastructure que le prolétariat peut mettre à son service les facteurs superstructurels nécessaires à la victoire, forger et développer sa propre conception du monde, annonciatrice d'un ordre nouveau absolument différent de celui du monde ancien.

La force absolue de l'ennemi, qui a son reflet dans la conscience des ouvriers, sous la forme de leur impuissance absolue à transformer l'ordre établi, a pour conséquence la soumission des ouvriers à la culture de l'ennemi. Donc, la peur et la terreur, cristallisation de la toute puissance de l'ennemi, sont les causes de la soumission du prolétariat à la culture dominante, bien que ce qui est ici l'effet devienne automatiquement une nouvelle cause qui pousse la classe ouvrière à éviter la lutte révolutionnaire.

Il en résulte que pour dégager le prolétariat de la culture dominante, pour éliminer de sa vie et de sa pensée les poisons petits-bourgeois, pour l'armer idéologiquement dans sa lutte libératrice en mettant fin à l'aliénation de sa propre conception de classe, il est encore nécessaire de briser l'idée qu'il se fait de son impuissance absolue à s'opposer à l'ennemi. Le pouvoir révolutionnaire sera au service de cette cause. L'exercice de ce pouvoir qui, tout en ayant un caractère propre de propagande politique, sera accompagné d'un travail politique indépendant à une large échelle, dévoilera au prolétariat l'immense réservoir de force qui lui est propre. Il apprend d'abord que l'ennemi est vulnérable et que la bise qui vient de souffler met en pièces l'absolu de la force de l'ennemi. Cet « absolu » ayant été brisé dans la pratique, il ne pourra donc plus survivre dans la pensée du prolétariat. Désormais il pense à cette force qui a commencé sa libération. Ce sentiment d'être étranger éprouvé envers son avant-garde fait place à un soutien intérieur à l'avant-garde. Désormais ces avant-gardes révolutionnaires sont seulement loin de lui mais ne sont pas étrangères à lui. Il pense à elles avec sympathie, non pas tant parce qu'il voit qu'un petit groupe qui veut servir les intérêts du prolétariat a déclaré la guerre à un ennemi possédant une grande force armée, que parce qu'il voit un lien direct entre son avenir et l'avenir de ce groupe. Le pouvoir révolutionnaire exercé par les avant-gardes prolétariennes n'est que le reflet que d'une partie de la force de la classe ouvrière. Mais cette bise doit être transformée en une tempête destructrice afin de permettre le renversement de l'ordre établi. Ce reflet partiel de la force de la classe ouvrière doit donc laisser place à un reflet total de sa force. Par conséquent, l'exercice du pouvoir révolutionnaire joue un double rôle : d'une part, il rend au prolétariat sa conscience en tant que classe d'avant-garde, d'autre part, il incite les ouvriers à jouer un rôle actif afin de garantir leur avenir et la victoire de la lutte qui s'est engagée. Cette voie commence avec le soutien passif des ouvriers à la lutte révolutionnaire et, par la suite, elle débouche sur leur soutien actif.

* Dès que le « pouvoir révolutionnaire » se transforme en une réalité vivante et palpable à travers ses actions, les masses, surtout les jeunes ouvriers, les intellectuels et les étudiants font preuve d'initiatives intéressantes dans

En ce qui concerne l'unification des avant-gardes prolétariennes, groupes et organisations marxistes-léninistes, il n'y a pas d'autre chemin que celui tracé plus haut. L'exercice du pouvoir révolutionnaire rend plus violente la domination policière mais il ne l'accroît pas ; cette domination ne peut être plus totale qu'elle ne l'est aujourd'hui. Puisque dès aujourd'hui, l'ennemi s'emploie de toutes ses forces à découvrir et à réprimer les militants, l'avenir ne peut que dévoiler sa véritable nature. Il laissera tomber le masque et montrera sa férocité au peuple, ce qu'il se permet actuellement de farder démagogiquement, en l'absence d'un mouvement révolutionnaire radical. C'est pourquoi les forces révolutionnaires et en premier lieu les marxistes-léninistes, seront obligées de se rapprocher entre elles pour survivre, pour arriver à supporter les coups sans se disloquer. Elles doivent, ou bien rejoindre l'ennemi, c'est-à-dire aider pratiquement l'ennemi en suivant la ligne défaitiste, ou bien se joindre entre elles. Rester isolé c'est être anéanti. Mais se rapprocher et même se joindre ne veut pas dire encore s'unir. L'unité organisationnelle des éléments marxistes-léninistes qui formera l'organisation politique unique du prolétariat sera réalisée dans des conditions où l'exercice prolongé du pouvoir révolutionnaire aura atteint son plus haut point. A chaque coup porté à l'ennemi, sa domination absolue dans la conscience de la masse se désagrège davantage et les masses peuvent faire un pas de plus dans la lutte. C'est à ce moment là que l'ennemi, pour survivre et pour réprimer le plus rapidement et donc le plus violemment, est obligé de se démasquer de plus en plus. En exerçant la violence contre révolutionnaire, il accentue sa pression sur toutes les couches et classes dominées. Il aggrave ainsi sa contradiction avec ces classes et couches populaires et, obligé de créer ce climat, il élève considérablement la prise de conscience des masses. Il attaque comme un fauve rendu furieux par ses blessures. Sauf ses alliés, c'est-à-dire ses sources de force et de subsistances, il soupçonne tout le monde. Tout mécontentement insignifiant, tout mouvement suspect et toute protestation engendrent ses pires réactions. Il emprisonne, il torture, il fusille, espérant pouvoir revenir à la sécurité du passé. Mais les méthodes qu'il est obligé d'utiliser se retournent obligatoirement contre lui. Il veut empêcher les masses de participer au mouvement révolutionnaire, mais il les

Il ne suffit plus que chaque ouvrier parle avec enthousiasme de l'avant-garde et souhaite sincèrement son succès, il faut que cet « enthousiasme » se transforme en « connaissance » et ce « souhait » en prise en charge d'un rôle direct dans la lutte. Ce point d'inflexion une fois atteint dans le processus d'exercice du pouvoir révolutionnaire, les armes de l'ennemi deviennent pour ainsi dire rouillées. La terreur et la répression ne peuvent plus barrer la marche des ouvriers vers le pôle de forces de l'avant-garde, et la culture bourgeoise n'ayant plus l'autorité qu'elle avait auparavant, ne pourra plus servir de super structure à la passivité des ouvriers dans la lutte et à la soumission de l'ordre établi. Le maléfice sera brisé et l'ennemi ne sera plus qu'un sorcier en faillite. Ce qui constitue la défaite de l'ennemi est précisément notre victoire dans l'établissement de liens de plus en plus étroits et directs avec le prolétariat, liens qui, dans leur transformation en liens organisationnels, ne se heurteront plus à des réticences de la part des ouvriers eux-mêmes.

la lutte. Nous ne pouvons pas déterminer d'avance les initiatives particulières mais nous pouvons prévoir leur contexte général par l'analyse de l'état d'esprit intervenu chez les masses dans la situation de l'exercice du pouvoir révolutionnaire. Le peuple commence par les initiatives les plus simples pour montrer son mécontentement et aide le « pouvoir révolutionnaire ». Les murs se couvrent de slogans contre les conditions de vie ; de petits sabotages dans les administrations et autres lieux appartenant à l'ennemi — bourgeois démocratiques et comprador — et aux riches en général, élargiront le domaine des initiatives. Ces sabotages, en se développant, visent surtout ce que l'ennemi redoute le plus. Ingénieusement, les ouvriers sabotent la production sans laisser de traces, arrêtent le fonctionnement des machines et, délibérément, font preuve d'inattention dans leur travail et même volent les outils. Tout cela montre dans l'ensemble la tendance des masses à participer à la lutte et à soutenir le « pouvoir révolutionnaire ». En attendant, toute initiative est une expérience qui les prépare à une action plus efficace. En vérité, par ce moyen, les masses augmentent leur capacité et leur expérience révolutionnaires et avancent d'un pas vers un rôle plus déterminant. (Note de A.P.-P)

entraîne au contraire de plus en plus. Ainsi, il impose la lutte au peuple. Lui qui voit la continuation de sa domination de plus en plus difficile, rend de plus en plus difficile pour le peuple la soumission à cette domination. La masse s'élance dans la lutte, met sa force à la disposition de son avant-garde et par sa participation active elle affermit la stratégie concrète de la lutte révolutionnaire. Cette stratégie, synthèse concrète de la force révolutionnaire de toutes les classes dominées, mettra à l'ordre du jour la nécessité de l'unité organisationnelle des éléments marxistes-léninistes, afin d'assurer à la lutte la direction du prolétariat qui est sans nul doute la classe la plus résistante et la plus révolutionnaire. Le prolétariat entre dans la lutte et, pour que la lutte porte ses fruits, il a besoin de sa propre organisation politique. Les avant-gardes prolétariennes tirent leur force de leur classe et, en s'appuyant sur son organisation, le prolétariat assure l'aboutissement de sa lutte. C'est ainsi que va naître le parti de la classe ouvrière.

La justesse d'une ligne pour construire le parti de la classe ouvrière se définit en fonction des méthodes préconisées par cette ligne pour la survie et le développement des groupes et organisations marxistes-léninistes. La survie des groupes et organisations est importante parce qu'ils sont les composants actuels de tout un potentiel. Cependant, si cette survie n'est pas accompagnée de développement, elle ne pourra créer une totalité actuelle et capable de développement. C'est pourquoi toute ligne qui a pour but exclusif la survie des groupes et organisations marxistes-léninistes sans prendre en considération leur développement est une ligne opportuniste et capitulationniste. Mais il faut aussi démontrer que cette ligne est en dernière analyse une ligne liquidationniste. Il faut démontrer que la théorie « ne pas attaquer pour pouvoir survivre » n'est rien d'autre que « permettre à la police de nous détruire dans l'œuf sans aucune résistance ». Le capitulationnisme étant considéré comme un liquidationnisme, il n'est nul besoin de se demander : pourquoi survivre ? Malgré tout cette question nous aidera à voir la nature opportuniste de cette théorie. Pour elle, « ne pas riposter » signifie le refus de tout effort constructif pour développer les possibilités des forces révolutionnaires. Cette théorie désire confiner la lutte dans les limites des possibilités très insignifiantes contrôlables par

l'ennemi, c'est-à-dire le rassemblement de quelques éléments — un nombre qui pourrait difficilement dépasser les doigts de la main — et ensuite l'étude par ces éléments de textes marxistes et historiques, tout en respectant la clandestinité. Le champ d'action de ces éléments pourrait, dans le meilleur des cas, s'étendre à des contacts passifs et sporadiques avec des gens de toutes les classes et couches dominées de la société. Avec ce genre d'activité, chaque élément organisationnel poursuit sa vie normale et naturellement aucun effort n'est nécessaire pour changer la situation. Cependant, il ne fait aucun doute qu'un tel rassemblement est constitué sur la base de la réalisation des buts que s'assigne un groupe révolutionnaire actif, à savoir frayer la voie pour la création du parti communiste et acquérir la théorie révolutionnaire. Toutefois, ce rassemblement organisé qui essaie de garantir sa survie en échange d'une position passive face à l'ennemi ne peut avoir dans la pratique qu'une conception mécaniste du processus de la création du parti et de l'acquisition de la théorie révolutionnaire. Cette théorie prédit que le parti de la classe ouvrière se créera « au moment opportun » sur la base de l'unification des groupes marxistes qui se seraient tenus à l'abri des coups de l'ennemi. Quant à la théorie révolutionnaire, elle serait aussi le résultat des études de ces groupes sur le marxisme-léninisme, les expériences révolutionnaires des autres peuples l'histoire de notre pays. Le contact passif et sporadique avec le peuple en serait éventuellement un complément. Selon cette théorie, le déterminisme historique devra intervenir grâce à une série de facteurs indéfinissables pour nous, pour permettre la construction du parti ; les avant-gardes prolétariennes une fois unifiées, devront imposer la lutte aux masses, dans des « conditions propices ».

Le « moment opportun » et les « conditions propices » sont, dans cette théorie, des concepts métaphysiques qui n'expliquent rien, ils ont été employés afin de cacher provisoirement les faiblesses évidentes de la théorie, afin d'imaginer un lien entre la réalité objective d'une part, l'interprétation et l'analyse métaphysique propres à ladite théorie, de l'autre. Si ce lien entre ces deux éléments est métaphysique, il ne saurait être réel et organique. Il en est ainsi d'une théorie qui ne vient pas de la réalité objective et qui ne saurait donc agir sur cette réalité

donne une réponse des plus tristes. Et c'est ici que l'on comprend pourquoi ce qui était capitulationniste est aussi liquidationniste. On ne peut plus dire que la ligne ayant pour but la « survie » a nié, du fait de son insistance opportuniste pour ce but, le caractère créateur de la ligne, il faut dire qu'une telle ligne a pratiquement nié le but même qu'elle avait délibérément choisi. Cette ligne tombe pratiquement dans un cul de sac dont elle ne pourra sortir qu'en choisissant l'une des deux voies qui lui restent : ou bien prendre une position active révolutionnaire face à l'ennemi ; ou bien devenir renégat et attendre sa survie de l'indulgence de la police.

L'ennemi possède des critères bien définis face aux révolutionnaires. Il leur dit : « Arrangez-vous avec moi pour survivre. Acceptez ma domination pour être à l'abri de mes attaques mortelles ! ». Tout foyer d'activité qui n'accepte pas cette capitulation inconditionnelle, quel que soit le rayon de son activité, est considéré comme dangereux ; et, au cas où il ne pourrait imposer sa survie face à l'ennemi, il n'aurait qu'à attendre son attaque destructrice. Rien ne plairait davantage à l'ennemi que nous soyions des victimes résignées. Il tire sur tous ceux qui sont restés dans la tranchée. Il faut riposter à chaque coup ou alors sortir de la tranchée et lever haut le drapeau. Rester dans la tranchée sans tirer est la mort la plus prématurée.

Mais il semble bien que toutes les bases de la théorie de « survie » ne sont pas encore démolies. Car cette théorie pour être logique, ajoute au principe de refus de l'offensive celle de la « clandestinité ». Non seulement nous n'attaquons pas mais nous accomplissons tous nos mouvements dans une stricte clandestinité. Et il est certain que lorsque l'ennemi ne nous connaît pas il ne peut nous donner des coups.

Si on demande : quel facteur garantira-t-il le succès de la clandestinité, on reçoit peut-être une réponse qui est même la plus exacte : la connaissance rigoureuse de tous les éléments appelés à collaborer avec nous et l'effort continu pour leur éducation organisationnelle. On ne peut réfuter cette réponse, car elle constitue la condition indispensable de la survie d'un réseau souterrain : ce qui est réfutable c'est que cela suffise. Pour montrer que cette condition n'est pas suffisante, il n'est même pas besoin de s'appuyer sur les expériences historiques. Il

même. La théorie qui ne cherche à ne dépasser en rien les maigres possibilités offertes pour montrer sa justesse et son réalisme, tombe pratiquement dans un subjectivisme évident. Pensant à l'avenir mais ne disposant d'aucun moyen pour l'atteindre, elle a recours à la métaphysique du « moment opportun » et en fait une perche pour atteindre l'avenir, perche qui ne peut être conçue que par une conscience non dialectique. Cette théorie qui, avec sa précision de formule mathématique, cherche à se donner une vérité, s'éloigne de plus en plus de la réalité et de la dialectique de la révolution. L'étude plus le minimum d'organisation sans aucun effort révolutionnaire pour développer l'organisation, plus le moment opportun, égalent le parti de la classe ouvrière. Le parti de la classe ouvrière plus les conditions propices égalent la révolution.

Cette formule ne saurait à l'évidence être une juste solution aux difficultés actuelles des forces révolutionnaires pour organiser le prolétariat et les masses révolutionnaires, car le « moment opportun » et les « conditions propices » ne trouveront aucune réalité sans que les éléments révolutionnaires n'apportent à chaque moment de leur lutte, une réponse opportune aux nécessités historiques de la lutte. A quoi sert cette formule ? Elle sert cet opportunisme qui justifie sa peur paralysante de l'ennemi par la conviction qu'il est impossible de diviser et de détruire la domination de l'ennemi ; qui subordonne l'évolution de la lutte à un déterminisme métaphysique — donc imaginaire — qui s'assigne des devoirs révolutionnaires dans des limites n'entraînant aucun affrontement avec la police. On voit ainsi que l'organisation qui s'était donnée comme but, au départ, la lutte pour la construction du parti de la classe ouvrière, en ayant choisi cette ligne opportuniste, a fait à chaque instant un pas vers l'enterrement de son but, et s'attache désespérément à sa vaine survie. La théorie qui se voulait au service des buts prolétariens, sacrifiée, en pratique, ces buts mêmes afin de « survivre ». Donc « ne pas attaquer pour survivre » se traduit pratiquement comme suit : « Nions tous efforts révolutionnaires pour construire le parti communiste afin de survivre ». Cependant la dialectique de la lutte révolutionnaire qui trouve sa première grande manifestation dans le processus de la création du parti prolétarien, non seulement ne satisfait pas cette volonté de survie, mais, en lui imposant une mort inattendue, lui

suffit d'examiner les conditions actuelles de notre lutte. Notre expérience de courte durée a montré que toute insistance exagérée sur la capacité organisationnelle d'un camarade est fautive. En effet, aucun de nous, aussi méticuleux et sincère soit-il, ne peut être à l'abri de l'erreur. Ce qui peut garantir notre efficacité c'est seulement notre pratique. Quand nous sommes dans la pratique, nous cherchons à apprendre le marxisme et à le diffuser, quand nous avons un certain type de relation — même limitée — avec les autres, la possibilité d'erreur existe. Non seulement nos propres erreurs nous mettent en danger, mais les erreurs des autres créent encore en permanence un front de vulnérabilité. Dans le cours du travail, nous rencontrons obligatoirement des éléments et des cercles qui négligent pratiquement leur préservation et celle des autres. Au départ, il n'est possible ni de les connaître, ni de les éduquer. Je trouve inutile de citer les cas d'expérience à l'appui de cet argument, tout camarade militant étant capable d'en énumérer plusieurs. En général, il faut dire que le danger du côté des individus existe toujours, et la confiance aux individus et à leur éducation, aussi complète soit-elle, ne peut éliminer complètement le danger. Le problème vient de ce que le danger ne menace pas seulement l'individu ; il commence avec l'individu et finit par menacer toute l'organisation entière. Il faut réfléchir à la façon de sauvegarder l'organisation entière. Il faut trouver la toile capable de constituer un voile de protection pour toute l'organisation, afin que l'erreur de l'individu, erreur toujours possible, ne provoque pas le démantèlement de l'organisation. Il faut saisir cet élément indispensable au principe de la clandestinité — nécessaire, il est vrai, mais pas suffisant —, l'unir à la clandestinité et en faire un tout capable de nous assurer les conditions d'une survie créatrice. La clandestinité est un moyen de défense, mais à elle seule, c'est une méthode défensive passive tant qu'elle ne sera pas accompagnée de l'exercice du pouvoir révolutionnaire est une défense inerte et peu sûre ; et puisque le travail clandestin et le pouvoir révolutionnaire réunis créent les conditions de notre survie, nous devons fermement réfuter le principe fondamental de la théorie dite de « survie », c'est-à-dire le principe du « refus de l'offensive ». Ainsi donc la théorie « ne pas attaquer pour survivre » cède nécessairement la place à la ligne « Attaquons pour survivre ! ».

NOTES DE L'INTRODUCTION

* Selon les communiqués des Guérilleros, cet « autre camarade » s'appelait Rahmat PEYRO-NAZARI (soldat de l'armée). L'accrochage eut lieu à la « Cité des forces aériennes ». (N. de T.)

** C'est une brochure intitulée : « Une analyse des conditions de la société iranienne » et qui porte en sous-titre : « La lutte armée, stratégie et tactique ». Les guérilleros viennent de révéler qu'elle est écrite par Mass'oud Ahmad-Zadé, l'un des théoriciens fondateurs du mouvement de la guérilla, fusillé le premier mars 1972, à Téhéran, après de nombreuses tortures et un procès à huis clos, en compagnie de cinq autres de ses camarades. (N. de T.)

دیگر گاه روزانه ها ...